

LE ROMAN HISTORIQUE : UN DEVOIR DE MÉMOIRE, UN TOUR DU MONDE

**par
Paul OHL**

Je ne suis pas arrivé à la littérature par la voie académique. Elle ne m'a pas été enseignée.

Elle s'est trouvée au carrefour de plusieurs chemins que j'ai empruntés par la force des événements qui ont jalonné ma vie.

C'est une enfance marquée par les silences obligés qu'imposent les grandes guerres; une adolescence d'immigrant en quête de ses racines; une vie de jeune adulte influencée par l'uniforme et le pouvoir des armes; puis une passion sans cesse renouvelée pour les sports, le goût du risque, de l'action et des voyages; bref, un parcours atypique de vie qui m'ont mis la plume à la main.

Ma découverte de la littérature universelle m'a révélé un art qui traduit le meilleur et le pire de l'humanité, qui abolit les frontières en permettant, lorsque possible, l'expression de toutes les libertés; un art qui se révèle bien au-delà des règles de structure, de narration, de syntaxe et de genre.

La littérature a été et demeure, pour moi, la grande aventure d'une *Terra incognita* qu'il faut sans cesse redécouvrir.

Et pour entrer dans le vif de notre sujet, je vais citer Ernest Hemingway : « *Il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait réel.* » Partons de cette prémisse.

En 1964, professeur émérite de l'histoire de la littérature, *Maurice TOESCA* a écrit ceci, en parlant de l'œuvre de Chrétien de Troyes (qu'il considère comme le père du roman français) :

« Le narrateur aime à se présenter comme un simple artisan : c'est à lui qu'incombe la tâche de rédiger le récit, de le rendre attrayant. On devine que l'artiste garde constamment le souci de maintenir une certaine énigme. C'est le propre du roman. On ne doit savoir qu'à la dernière page comment se termine l'action. En dehors de cette exigence, la construction est d'une grande liberté. La logique, dans le roman, c'est l'ennemie! »

Il faisait allusion à cette œuvre que nous connaissons toutes et tous, de nom du moins, : LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE (2 tomes – LA FAUSSE MORTE, suivi de LANCELOT DU LAC, LE CHEVALIER DE LA CHARRETTE) publiés entre 1177 et 1182 (soit à l'époque de Philippe Auguste et de la 3^e croisade à laquelle participait Richard Plantagenet dit Cœur de lion).

Maurice TOESCA situe cette œuvre dans la genèse du roman universel. Pour lui, elle marque essentiellement la création de la langue française. Il ajoute que cette œuvre a rendu un ton universel, parce que les personnages sont définis par leurs actes; parce que l'auteur se garde de commentaires analytiques; parce que les idées de noblesse, de grandeur, qui sont des mobiles constamment vivaces déterminent le développement du drame; parce que le merveilleux n'est pas séparé du réel. Que l'âme reste lié au corps et que le sens reste lié à l'objet; et parce que jamais l'abstraction ne l'emporte sur la chose.

Dix siècles plus tard, la formule est devenue beaucoup plus complexe.

Les exégètes de la littérature situent au XVII^e siècle l'époque charnière des grands changements, certains établissant que le *Don Quichotte de Cervantes* serait l'archétype du roman moderne. (1615)

Ce qui est absolument certain, c'est qu'entre le XVII^e et le XX^e siècle, le roman a connu un essor spectaculaire et même démesuré.

L'étiquette « roman » est devenue une marque universelle. Au point d'admettre un mélange de genres : l'étude historique, la biographie de style, les leçons de morale, les hypothèses scientifiques, les énigmes policières, les enjeux sociaux, les discours religieux, les visions d'apocalypse, les virtualités paranormales, la construction d'univers parallèles, la recréation de mythologies empruntées aux plus anciennes civilisations. Cela étant, le roman exprime globalement la somme de toutes les cultures tout en portant, titre par titre, l'ambition de chaque auteur de créer une œuvre originale et personnelle.

Cinq mots pour dire puissamment ce qu'est cet art littéraire du roman : « *LE ROMAN c'est la révolution faite littérature.* » Victor HUGO, 1824.

Depuis près de quatre siècles, le roman exerce une très grande séduction sur les imaginations, à tous les niveaux de la société. Parce qu'il est un mélange de fiction et de réalisme, de sérieux et de dérision, de comique et de tragique, le roman a occupé un vaste espace de l'univers culturel. Il est devenu un véhicule et un propagateur d'idées, un lieu d'exploration métaphysique, un instrument de critique, un outil d'expérimentation de formes esthétiques.

Le Grand Larousse encyclopédique en donne cette définition : « *un terrain de jeu intellectuel avec les mille et une conventions par lesquelles s'instaure l'illusion du réel, le lieu d'émergence de tous les possibles.* »

Cela dit, le roman est polymorphe. On lui reconnaît aisément une dizaine de genres parmi lesquels le roman policier, philosophique, réaliste, naturaliste, fantastique, pseudo-biographique, autofictionnel, sans compter l'hybridation du roman avec l'essai, le reportage, l'autobiographie et la fiction. Et, il va de soi, le roman historique.

Le roman est donc un art dans toute l'acception du terme.

Forme, esthétique, découpage en chapitres, style de narration, descriptions et psychologie des personnages, exaltation des sentiments, en sont les grandes caractéristiques.

À charge du romancier, de la romancière, de rassembler et d'ordonner dans une structure unique, cohérente, des éléments hétérogènes qui ressortissent à l'humain, aux milieux sociaux, aux lieux, à l'espace, au temps, à l'expérimentation de langage, à la recherche de la virtuosité stylistique, aux représentations symboliques, aux concepts philosophiques, à la diversité des styles narratifs.

Essentiellement, le roman est un genre littéraire marqué par deux traits dominants :

- la narration fictionnelle
- la place prépondérante de l'imaginaire

Tout en libérant de grands espaces aux manifestations de l'histoire de l'humanité.

Il demeure un aspect fondamental du roman, un dénominateur commun que l'on pourrait appeler : *le ressort fondamental qui anime l'intérêt pour l'art d'écriture, au-delà de la définition l'extraordinaire des personnages, des contextes, des intrigues imaginées et décrites...*

Cet aspect fondamental, sous forme de SIX QUESTIONS, nous renvoie à la problématique de l'utilité, de la pertinence du roman.

Ces questions sont celles posées par Pierre-Daniel Huet dans son ouvrage : *Traité de l'origine des romans*, paru pour la première fois en 1670 et réédité depuis (dernière édition en 2005).

Je soumets respectueusement que ces questions ont une portée universelle et sont, invariablement, aussi essentielles aujourd'hui que voilà trois siècles et demi.

Pourquoi l'homme imagine-t-il des fictions?

Quel rôle jouent ces fictions dans la culture des peuples?

À quels besoins culturels de telles histoires répondent-elles?

Existe-t-il des bases anthropologiques fondamentales incitant à la création de mondes fictifs?

Ces œuvres de fiction sont-elles divertissantes ou instructives, ou se contentent-elles de fournir un produit de remplacement à une connaissance plus scientifique?

Que nous apprennent les œuvres de fiction d'une culture étrangère ou d'une époque ou période très antérieure à celle des créateurs?

Questions posées, débat toujours d'actualité, réponses multiples, probablement divergentes. Mais en dépit de cette probable diversité des tonalités, nous savons et admettons toutes et tous, que d'une société à l'autre, d'une langue à l'autre, le roman fut, est et demeurera partie de nos vies et qu'il continuera de nourrir nos imaginaires.

Entrons maintenant dans l'espace du roman dit « HISTORIQUE ».

Les spécialistes de la littérature s'entendent à peu près pour dire que le genre est né avec l'œuvre de Sir Walter Scott (*Waverley* 1814, *Ivanhoë* et *Quentin Durward*), suivie de celles de Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 1831) et les *Trois mousquetaires* (1844) d'Alexandre Dumas fils. Je me permets d'ajouter à ces œuvres fondatrices, *Guerre et Paix* (1867) de Léon Tolstoï et *Germinal* (1884) d'Émile Zola. Et depuis, quelques centaines de titres, imaginés et conçus par des auteurs hongrois, anglais, américains, espagnols, africains, japonais, islandais, allemands, suédois, australiens, colombiens, égyptiens, turcs, et sans me limiter à cette énumération, j'ajouterai : québécois.

Qui dit *roman historique*, doit ajouter du même souffle : *genre controversé*. Car en dépit de l'engouement immédiat que cette forme romanesque hybride a engendré, les critiques se sont aussitôt fait entendre. En 1824, dans la foulée des ouvrages de Walter Scott, l'Institut Royal de France avait noté dans les comptes-rendus de sa séance publique annuelle : « on doit se garder d'appliquer à ces sujets d'un temps barbare les règles d'une poétique plus barbare encore. »

Vers cette même période, François-René de Chateaubriand, celui dont on a dit qu'il avait été, au XIXe siècle, l'homme qui eut le plus profondément conscience de l'histoire, a accusé Sir Walter Scott « d'avoir créé un genre faux, d'avoir

perversi et le roman et l'histoire, car, a-t-il dit, le romancier se prend à faire de l'histoire et l'historien qu'il n'est pas accouche d'histoires romanesques. »

Pour avoir choisi le roman historique comme plateforme de mon parcours littéraire personnel, je partage un peu le propos que tenait Chateaubriand. Je comprends l'apparence du double jeu. J'assume également un rôle d'apprenti sorcier que l'on peut associer aux auteurs de ce genre littéraire. Cela dit, je rejette les critiques trop faciles qui prétendent que le roman historique est une dénaturation délibérée de l'histoire. Cela contrevient à trois règles maîtresses du genre : l'obligation d'une authenticité de fond, l'appel au devoir de mémoire et l'exercice plein et entier de la liberté d'expression.

Dans son célèbre essai, publié en 1937, intitulé : LE ROMAN HISTORIQUE, le philosophe et sociologue roumain Georg LUKÀCS, a mis définitivement les pendules à l'heure en établissant les règles suivantes à l'égard du roman historique :

une œuvre romanesque inspirée de l'histoire se définit comme la PRÉHISTOIRE du PRÉSENT;

l'histoire est forcément l'infrastructure de ce type de roman;

le roman historique entretient un double rapport avec la réalité en ce qu'il fait un rapport fidèle de l'histoire par la conformité au détail et à l'esprit d'une époque, et qu'il se raccorde au présent, qui lui aussi fait partie de cette histoire;

à travers des destinées individuelles, (c'est en cela qu'il est d'abord roman), le roman historique exprime les problèmes d'une époque donnée du passé (c'est en cela qu'il est historique);

la valeur historique d'un tel genre doit refléter l'essence de l'époque grâce à la reproduction artistique fidèle et la particularité des personnages afin de constituer la spécificité historique de leur temps;

le roman historique doit donner une vie poétique à des forces historiques, sociales et humaines qui, au cours d'une longue évolution, ont fait de notre vie actuelle ce qu'elle est.

Cela dit, le roman historique, en dépit des questionnements et des controverses, a été mondialement consacré par l'usage.

Dans l'incontournable ouvrage : LES GRANDS ROMANS HISTORIQUES, des auteurs Gérard Vindt et Nicole Giraud (1991, Borduas), on retrouve les résumés de cent trente titres majeurs publiés entre 1814 et l'an 2000. Parmi

lesquels se trouvent les noms de Marguerite Yourcenar, Gabriel Garcia-Marquez, Naguib Mahfouz, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Charles Dickens, Honoré de Balzac, Sir Arthur Conan Doyle, Arthur Koestler, pour ne nommer que ceux-là.

Nous voilà donc en célèbre compagnie pour traiter du roman historique.

Pour en traiter de manière objective, il faut d'abord situer le mot « HISTOIRE » dans sa portée, mais aussi ses limites. En fait, comprendre de quoi est faite *l'histoire des sociétés*. En 1840, Honoré de Balzac a titré son œuvre : *La comédie humaine*, qu'il a décrite par la suite comme le « théâtre des émotions universelles ». Une scène immense avec une communauté d'humains qui l'animent au quotidien. C'était sa vision de l'histoire inspirée de son époque.

Cent vingt-cinq ans plus tard, Arnold Toynbee, de l'Institut Royal des Affaires Internationales à Londres et professeur émérite d'histoire à l'Université de Londres, a commis une œuvre monumentale, porteuse d'un titre d'un seul mot HISTOIRE. Un massif de 12 volumes, 7 000 pages, publié entre 1934 et 1961. Que dit-il en substance de l'HISTOIRE?

Que là où l'événement prétendument historique se révèle apparemment authentique, il y a des chances pour qu'il n'existe aucune correspondance entre l'importance attribuée à cet événement par la tradition héroïque et son importance réelle telle que l'attestent les documents historiques.

Que la nature de la pensée historique est éminemment imparfaite du fait de l'impuissance des historiens d'appréhender complètement la réalité.

Qu'aucune affirmation touchant le passé ne peut éviter les éléments de généralités et les interprétations subjectives.

Qu'il existe inévitablement des récurrences et des similitudes entre le passé et le présent, d'où la causalité historique entre hier et demain.

Que l'objectivité en histoire n'existe qu'en théorie.

Mon propre constat de l'histoire se résume à ceci :

- L'histoire est une somme hétéroclite de faits, de dates, de protagonistes, de guerres et de paix en alternance depuis 7 000 ans, de religions émergentes, de crises cycliques, de pouvoirs naissants puis décadents, d'exploits et de tragédies, de vérités et de mensonges, de crimes punis et impunis, de mythes et de légendes.

- En quelque temps et en quelque lieu que nous soyons, nous observons que l'histoire qui nous est révélée est truffée d'oublis, de silences, de faits dénaturés, de censure, de contrôles, de restrictions, de propagande.
- Les États de toutes les époques ont fait et font de l'histoire un outil de manipulation de l'opinion populaire, ainsi qu'en témoignent les lois sur l'information classifiée, sur les délais de communicabilité, sur les restrictions des libertés d'expression motivées par les règles de sécurité nationale et sur les censures.
- Finalement, j'allègue que l'histoire est d'abord contrôlée, écrite, diffusée, interprétée et commentée par les vainqueurs (de tous ordres), bien avant que les vaincus aient voix au chapitre, afin de la rectifier.

En préparation de la présentation d'aujourd'hui, j'ai voulu faire un tour d'horizon significatif (valable) du roman historique sur deux siècles.

J'ai choisi 20 titres échelonnés sur 166 ans (entre 1831 et 1997), de 21 auteurs répondant à 10 nationalités. Leurs œuvres correspondent à 15 412 pages (environ 10 000 000 de mots) et à environ 75 ans, au total, de recherches et d'écriture.

Je vous présente rapidement ces auteurs, le titre de l'œuvre et l'année de parution de l'édition d'origine.

Je précise que je n'accorde aucun rang d'importance à ces titres et que mon choix n'a d'autre but que de vous présenter un échantillon représentatif par sujet et par époque.

1. Alexandre Dumas – Les trois mousquetaires (1844), France, 851 pages
2. Victor Hugo – Notre-Dame de Paris (1831), France, 510 pages
3. Léon Tolstoï – Guerre et paix (1867), Russie, 1 608 pages
4. Harriet Beecher-Stowe (1852) – La case de l'oncle Tom, États-Unis, 602 pages
5. Émile Zola – Germinal (1884), France, 503 pages
6. Maurice Genevoix – Ceux de 14 (1950), France, 682 pages
7. Ernest Hemingway – Mort dans l'après-midi (1938), États-Unis, 502 pages
8. Eiji Yoshikawa – Musashi (1981), Japon, 1 700 pages

9. Maryse Condé – Segou (1984), Guadeloupe, 985 pages
10. James A. Michener – Alaska (1988), États-Unis, 1 540 pages
11. Larry Collins / Dominique Lapierre – Ou tu porteras mon deuil (1967), États-Unis / France, 539 pages
12. Pierre Frison-Roche – L’esclave de Dieu (1985), France, 534 pages
13. Gabriel Garcia Marquez – Le général dans son labyrinthe (1989), Colombie, 319 pages
14. Arthur Koestler – Spartacus (1974), Hongrie, 350 pages
15. Edward Rutherfurd – Londres (1997), Angleterre, 925 pages
16. Madison Smartt Bell – Le soulèvement des âmes (1995), États-Unis, 598 pages
17. Dominique Lapierre / Larry Collins – Cette nuit la liberté (1975), France / États-Unis, 709 pages
18. Alex Haley – Racines (1976), États-Unis, 477 pages
19. Halldor Laxness – La cloche d’Islande (1943), Islande, 508 pages
20. Mika Waltari – Sinouhé l’égyptien (1976), Finlande, 970 pages

Du même souffle, je me permets de leur donner la parole, afin que vous entendiez ou réentendiez pour celles et ceux qui ont lu ou relu ces titres, les intentions qui les ont animés et les liens qu’ils ont fait avec les principes de « liberté », de « devoir de mémoire » et de « souci d’authenticité ».

« Remettre en mémoire le portrait d’un révolutionnaire atypique, son chemin de croix de résistant et d’apôtre de la liberté... surtout, démontrer que toutes les forces de désintégration au monde finissent par s’estomper et disparaître devant le plus grand trésor culturel de l’humanité : la liberté... »

LAPIERRE / COLLINS

« La conscience de l’humanité est le premier moteur de l’histoire. En racontant les péripéties d’un Décembriste revenu d’exil, j’ai aussi voulu évaluer la Russie nouvelle d’un regard sévère quoique quelque peu idéaliste... »

TOLSTOÏ

Pour contrebalancer ces spéculations sur les héros inconnus de mon récit, j'ai éprouvé le besoin de décrire le contexte historique connu avec une rigueur extrême. ... Spartacus a pour leitmotiv le problème essentiel de l'éthique révolutionnaire et de l'éthique politique en général, autrement dit savoir si, et dans quelle mesure, la fin justifie les moyens...

KOESTLER

Il en est beaucoup qui n'ont pas trouvé inutile d'étudier la pensée d'esthétique et de philosophie cachée dans ce livre, et qui ont bien voulu, en lisant Notre-Dame de Paris, se plaire à démêler sous le roman autre chose que le roman, et à suivre le système de l'historien et le but de l'artiste à travers cette création du poète. En attendant les monuments nouveaux, conservons les monuments anciens. Inspirons, s'il est possible, à la nation, l'amour de l'architecture nationale. C'est là, un des buts principaux de ce livre et un des buts principaux de ma vie.

HUGO

Je n'ai qu'un désir dans mon livre, montrer les mineurs tels que notre société les faits, et soulever une telle pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer... Je n'ai pas menti. Qu'on veuille bien consulter les statistiques, se renseigner sur les lieux. Sur chaque point je pourrais répondre par un document...

ZOLA

Il y a un an à peu près, en faisant à la Bibliothèque Royale des recherches pour mon histoire de Louis XIV, je tombai par hasard sur les mémoires de M. de d'Artagnan, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand. D'où que les héros de l'histoire que j'ai l'honneur de raconter n'ont rien de mythologique... et s'il y a une chose que je ne sais faire : c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues...

DUMAS

C'est de propos délibéré que je me suis interdit tout arrangement fabulateur, toute licence d'imagination après coup. J'ai cru alors, je crois toujours qu'il s'agit là d'une réalité si particulière, si intense et dominatrice qu'elle impose au chroniqueur ses lois propres et ses exigences (...). Le parti que j'ai pris, je l'ai pris par souci d'une sorte de fidélité, non certes plus aisée, mais d'un aloi qui m'a semblé plus sûr.

GENEVOIX

Voilà un aperçu sans équivoque de la portée du roman historique, toutes époques confondues.

Je soumets donc :

- Que les auteurs de romans historiques font de l'histoire un outil d'enrichissement au service de l'art littéraire;
- que ces auteurs mettent en liens la construction littéraire, la vérité historique relative et un discours social et politique pour lequel ils ont pris fait et cause;
- Que le roman historique impose comme règle cardinale l'étalement d'une vérité historique en mettant en relief la plausibilité des événements qui en constituent la mouture;
- que le roman historique s'affiche comme une école de transmission de savoir et un pôle d'influence significatif;
- que le roman historique est, moralement, une œuvre collective, appuyée par des compétences vairées, relevant d'une culture historique de son auteur, édifié sur une macro-documentation, combinant l'authenticité, la concordance historique et des paramètres romanesques telles : une dramaturgie, une continuité dialoguée et une mise en tableaux du récit;
- que le roman historique est, dans la grande famille littéraire, le genre qui permet de tirer de l'oubli un « théâtre éteint » et d'exercer un devoir de mémoire.

Au cours des trente-cinq dernières années, mes occupations littéraires et mes intérêts culturels m'ont mené dans plus de cinquante pays.

Près des deux tiers de ceux-là étaient liés à mes projets de romans historiques.

Quelque 300 000 kilomètres, une bibliographie de plus de 1 000 ouvrages, au moins 100 000 pages de documentation, des milliers d'heures de lecture, d'analyse et d'écriture. Voilà, en capsule, la somme mathématique de mon engagement en faveur du roman historique.

Et si je puis illustrer cet engagement, en voici trois extraits de la plume de l'auteur :

- *Ce livre (KATANA) est profondément ancré dans la réalité historique du Japon féodal. Mais il est essentiellement une fiction. L'imaginaire côtoie l'histoire de près et la plupart des grands moments narrés reflètent fidèlement les chroniques du temps. Vint un jour où le Japon, brûlé jusque dans son âme par les soleils atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, fut témoin d'une première fin du monde. Je dédie KATANA à ce peuple du recommencement. (1987)*

- *La trame historique de SOLEIL NOIR est fondée sur les chroniques de l'époque et tirée des archives des principaux centres d'histoire et d'ethnologie du Pérou et de la Bolivie, auxquels s'ajoute l'Espagne. Le jour de mon arrivée à Potosi, sur le toit bolivien, je me doutais un peu que ce lieu dissimulait une pauvreté humiliante. Ce fut toutefois au sortir de la ruine que je sus que l'endroit était le véritable nombril de la misère humaine.*

J'étais arrivé en simple voyageur. Ce que j'y ai vu suffirait à faire de tout être normal un révolutionnaire. Ce livre est dédié aux mineurs de Potosi et à la mémoire de CHE GUEVARA. (1989)

- *BLACK est un grand effort de conscience. Durant la période d'écriture, semblable à une longue traversée, je me suis d'abord senti comme le messager d'une cause qui perdait occasionnellement ses repères, puis comme un témoin étreint par un violent désir d'exprimer sa colère.*

Je fus tantôt Blanc, tantôt Noir, ici négrier et maître; là captif et esclave; mais pour l'essentiel, je revivrais dans mon cœur et mes tripes l'immense sacrifice et l'humiliation qu'ont subis quarante millions d'Africains pendant quatre siècles.

C'est afin que la tentation de l'oubli ne l'emporte pas sur l'obligation faite à notre mémoire collective que j'ai pris la plume. J'aime croire que, dans un proche avenir, les humains naîtront et mourront égaux et libres sur une terre affranchie de tout préjugé et de tout racisme. Je souhaite que ce roman puisse contribuer à entretenir cette quête. (29 juin 2000)

En présentation, monsieur Lavoie notait que la question du roman historique était un « exercice difficile d'équilibre ». Et que « le roman historique est souvent tributaire de la relation de l'auteur à son époque, à sa société, à son vécu. »

Je dis que ces deux énoncés reflètent fidèlement, d'une part les exigences de l'art de l'écriture, d'autre part, la capacité de l'auteur de surmonter le préjugé, la partialité, l'empirisme, la superficialité des recherches.

Il est très rare qu'un écrivain, une écrivaine qui s'adonne avec sérieux au roman historique, soit historienne ou historien de formation. Je ne commente pas en marge de ce fait, je le constate.

Cela dit, la concordance entre ces deux mots, lourd l'un et l'autre de sens (roman et histoire), suggère que l'auteur du roman historique, par choix et par aptitude, soit, à la fois, une femme / un homme de lettres et un enquêteur sur l'histoire du passé. Rien n'empêche alors l'auteur de mélanger, adéquatement la forme et le fond, c'est-à-dire de défendre ses propres principes, valeurs et fondements éthique, politique, sociaux, à même une œuvre où le romantisme et le style surnagent.

Ce qui est particulièrement fascinant du roman historique, c'est qu'il porte au plus haut degré un récit qui soit d'une grande vraisemblance, qui témoigne d'une remarquable érudition, qui affiche une puissance lyrique, où chaque chapitre s'avère être une œuvre d'imagination et de recherche, tout à la fois.

L'art de raconter par le roman historique est l'acte du vivant, une vision personnelle de traitement des événements historiques; le respect de la mémoire collective d'une humanité trop souvent aux prises avec l'obscurantisme et la censure.

Cet art de raconter, de reconstituer, de ressusciter (pour reprendre un qualificatif que l'on a prêté à Jules Michelet, auteur des *Principes de la philosophie de l'histoire*, 1987), nous lie aux troubadours du Moyen-âge, aux mémorialistes, aux griots d'Afrique, aux écrivains qui se sont dressés contre l'autoritarisme, les dictatures (tels Soljenitsyne, Vassilis Vassilikos, Ahmadou Kourouma, Salman Rushdie).

Le roman historique est, par-delà toutes les définitions, les débats, la courte vue ou le dithyrambe, le parti pris, l'approche populiste, une œuvre d'illumination, d'audace, un exercice d'expression. Mais liberté... le plus grand trésor culturel de l'humanité. Afin que chaque récit soit un jeté sur le passé afin que survive la mémoire.

HASTA LA LIBERTAD SIEMPRE!